



Construction de l'identité sexuelle : points de vue

1. Le père fondateur : Freud

FPS 2011

fps

Liliane Leroy -2011
Chargée d'études – Secrétariat Général.
liliane.leroy@mutsoc.be

Introduction

La notion d'identité est complexe, elle recouvre et se construit à la fois de la façon dont nous nous définissons nous-mêmes, de notre rapport aux autres, de la perception que les autres ont de nous, du regard des autres, dans la ressemblance ou la différence. Par exemple, si une personne se définit comme « émotive », elle le sait à la fois parce qu'elle a conscience de vivre intensément les stimuli affectifs, mais elle se définit également comme émotive par rapport à la moyenne des personnes qui le sont moins qu'elle et par similitude aux autres personnes dont on dit qu'elles sont émotives.

« L'enfer c'est les autres » écrivait Jean-Paul Sartre dans Huis-clos. Dans cet enfer Sartre décrit un monde où il n'y a pas de miroir au sens propre comme au figuré. Chacun doit compter sur les autres pour être reflété et par là exister. Cette dépendance donne tout le pouvoir aux autres. Heureusement dans la vraie vie, nous les adultes, pouvons (relativement, cela dépend souvent de nous) tourner le dos aux personnes qui nous reflètent des propos méprisants ou désagréables. Ce n'est pas le cas des enfants qui sont dépendants de leurs parents et peuvent vivre une destruction systématique de leur identité par des propos et des attitudes qui les dénigrent et leur donnent une image désastreuse d'eux-mêmes.

L'identité ou le sentiment d'identité, n'est pas acquis une fois pour toute. Il n'est pas immuable ; il est re-questionné tout au long de la vie. C'est à la fois une donnée évidente : nous savons qui nous sommes, ce que nous ne sommes pas, mais nous nous attachons sans cesse à essayer de préciser les contours de notre identité, de notre moi. Qui ne se laisse pas entraîner dans les tests qui paraissent dans les magazines ? Qui ne cède pas à la fascination des horoscopes, cartes de tarot, numérologie ou autres devins ? Nous attendons qu'ils nous disent qui nous sommes, nous attendons la révélation de notre moi profond.

L'identité sexuelle est l'une des facettes – importante - de l'identité, Freud a fait de cette notion l'une des pierres angulaires de son œuvre.

Freud !

Ce cher Sigmund fut la cible des premières féministes, à raison dans une perspective historique du féminisme. En effet, ses écrits ont renforcé puis remplacé les discours invoquant la nature pour justifier des différences de rôles des hommes et des femmes et réaffirmer l'infériorité de femmes.

«Je ne puis passer sous silence, une impression toujours à nouveau ressentie au cours des analyses. Un homme âgé de trente ans environ est un être jeune, inachevé, susceptible d'évoluer encore. Nous pouvons espérer qu'il saura amplement se servir des possibilités de développement que lui offrira l'analyse. Une femme du même âge, par contre, nous effraie, par ce que nous trouvons en elle d'immuable ; sa libido, ayant adopté des positions définitives, semble désormais incapable d'en changer. Là, aucun espoir de voir se dessiner une évolution quelconque : tout se passe comme si les processus étaient achevés, à l'abri de toute influence ; comme si la pénible évolution vers la féminité avait suffi à épuiser les possibilités de l'individu... »¹

Il a fallu pour les premières féministes, s'affranchir de théories freudiennes qui ne définissent la sexualité de la petite fille que par rapport au manque et à l'envie : manque et envie du phallus ! En effet, selon Freud, si les garçons et les filles sont « bisexués » au départ, c'est-à-dire ne font pas la différence entre les hommes et les femmes (bien que Freud reconnaisse que les toutes-petites filles comme les tout-petits garçons distinguent bien les groupes sociaux des hommes et celui des femmes), c'est au cours du stade dit « phallique » que se manifesterait la curiosité infantile et la conscience de la différence physique. L'enfant prend alors conscience de la différence anatomique des sexes, c'est-à-dire « de la présence ou de l'absence du pénis ».

Dans la théorie freudienne, les termes du débat sont posés dès le départ en référence au masculin. A l'âge nommé « du stade phallique » donc, la petite fille s'apercevrait avec horreur, qu'entre les jambes, « elle n'a rien » au mieux elle pense que son clitoris est un pénis atrophié ! Le petit garçon lui, se rendant compte que certains être humains ne possèdent pas l'inestimable trésor qui détermine qui est un (vrai) être et qui est un sous-être, développerait des cauchemars terribles : il est en proie au fantasme de castration !

Lors de l'Oedipe, le petit garçon est amoureux de sa maman, il voudrait tuer son papa pour prendre sa place mais il a peur ! Ne va-t-il pas subir la terrible punition de la castration? Alors il transcende, il essaie de ressembler à son père

L'identité sexuelle pour Freud, c'est donc « en avoir un ou ne pas en avoir un ». Elle est le résultat du complexe d'Edipe. Le petit garçon amoureux de sa mère, la petite fille (dans les théories les plus simples) amoureuse de son père, veulent ressembler, l'un à son père, l'autre à sa mère, s'identifiant aux rôles de l'un et de l'autre.

¹ Sigmund Freud « La Féminité », in Nouvelles Conférences sur la psychanalyse, 1932

Freud a fait de l'identification une pierre angulaire de son œuvre. Il définit le concept d'identification comme l'opération par laquelle le sujet humain se constitue et constitue son identité. « En tant qu'activité inconsciente, l'identification n'est pas une simple imitation, mais devient un mécanisme mental, comprenant alors une finalité défensive, qui se représente sous la forme d'un travail psychique destiné à réaliser (c'est un fantasme) le but d'être l'autre. Cela pourrait aider le sujet à lutter contre l'angoisse due à la perte d'un objet (très souvent une personne) ou pour s'assurer une emprise sur le monde extérieur. On parle alors bien de défense, qui plus est, se réalisant de manière inconsciente »²

S'identifier, c'est une façon de supporter le deuil, l'absence, de pouvoir renoncer à une relation privilégiée. André Maurois en fait une illustration très fine dans son livre « Climats » Le livre est divisé en deux parties. Dans la première, il décrit les relations de son héros, Philippe Marcenat avec Odile, qu'il aime mais à qui il reproche certains traits de caractères, certains comportements. Ils divorceront. Quelques années plus tard, Philippe Marcenat rencontrera une certaine Isabelle de Cheverny, qui est le contraire absolu d'Odile. Le lecteur s'attend à ce que Philippe file le parfait amour. Mais non ! Il se met à reprocher à Isabelle de ne pas être comme Odile. Ce qu'il reprochait à Odile, il le demande à présent à Isabelle et il lui en veut de ne pas le suivre dans le nouveau style de vie qu'il a adopté, celui d'Odile. C'est donc pour supporter le deuil de sa relation avec Odile qu'il s'est identifié, qu'il a incorporé les caractéristiques, les façons de vivre d'Odile.

Certes, on peut adhérer facilement au concept de l'identification qui sert à supporter un deuil ou simplement parce qu'on admire quelqu'un. Nous avons tous fait cet expérience et repéré ce mécanisme chez d'autres. Cependant, décrit dans le contexte de l'Œdipe freudien cette identification se fait en des termes terribles pour les petites filles qui voient leur rôle en termes de manque de pénis ou de phallus³. Le pouvoir est lié au sexe masculin.

L'Œdipe au féminin a fait couler beaucoup d'encre, y compris celle des féministes, tant il fallait chercher comment concilier le triste sort des filles telles que l'a décrit Freud (alors incontournable !) et un minimum de respect des filles et des femmes. On pourrait reprocher aux lignes qui précèdent d'être lapidaires alors que depuis près de deux siècles, le complexe d'Œdipe et ses avatars sont discutés et rediscutés, affinés réélaborés... Or, c'est le fondement même de ce concept qui est à revoir parce qu'il est lié à un contexte culturel où les femmes étaient jugées comme une sous-catégorie de l'être humain. Dans cette perspective, les débats sont perdus d'avance pour les femmes : les termes du débat sont ceux qui se réfèrent aux hommes, à leur sexualité, à leur pouvoir.

² <http://www.psyblogs.net/psychologie/clinique.php?post/L-Identification>

³ Le mot pénis renvoie à l'organe, le mot phallus renvoie à la symbolique de l'organe, c'est-à-dire qu'il est lié au pouvoir.

Conclusion

Une recherche sur internet avec un moteur de recherche donne 373.000 résultats pour le mot « Œdipe » 160.000 résultats pour les mots « Oedipe et Freud » 197.000 pour « Oedipe et femmes ». A titre de comparaison, Jean Sébastien Bach ne donne que 150.000 résultats. C'est dire si l'Œdipe a fait couler de l'encre !

C'est à coup de pirouettes souvent remarquables qu'on a tordu et retordu l'Oedipe et le processus d'identification dans le complexe d'Oedipe soit pour sauvegarder la théorie Freudienne, soit pour la démolir. Les termes du débat appartiennent à la culture du début du XX^e siècle et Freud n'aurait pas pu en choisir d'autres. Ce qu'il faut dénoncer, c'est l'usage qui est fait encore aujourd'hui de théories freudiennes, pour imposer aux uns et aux autres, des obligations de rôles sociaux et pour justifier les inégalités entre les hommes et les femmes.

Certes, notre expérience à chacun et chacune nous nous laisse penser que oui, nous nous sentons femme ou homme, qu'il y a quelque chose d'irréductible et d'indéfinissable qui fait que nous sommes proches et pareils aux personnes de notre sexe.

Nous sommes en général content-e d'être un homme ou une femme. Les ennuis commencent lorsque ces différences sont définies par d'autres et qu'elles sont discriminantes.

Il faut remettre les théories freudiennes dans leur contexte historique et culturel et admettre que ce sont là leurs limites. En faire des vérités intemporelles, absolues, quasi évangéliques, c'est revenir à des dictats qui justifient par des arguments « d'évidences naturelles » les inégalités entre les hommes et les femmes et l'aliénation des hommes et des femmes par des rôles sociaux stéréotypés.